



Sons d'hiver, conteurs à jazz

Pour le festival,
le pianiste
américain
Matthew Shipp
et son trio
s'emparent des
succès de Duke
Ellington. PHOTO
MAREK LAZARSKI

FESTIVAL A partir de ce jeudi
et durant trois semaines
dans le Val de-Marne
ainsi qu'à Paris,
le rendez-vous musical
déroule son cortège d'invités
pour des rencontres
en toute liberté.

Cet art de l'impro, Matthew Shipp le pratique depuis plus de vingt ans avec les figures les plus marquantes de sa génération, du hip-hop au free en passant par des excursions jazz-rock.

Par **DOMINIQUE QUEILLÉ**

«**J**uste un désir de liberté.» Ce titre qui coiffe l'édito du dossier de presse écrit depuis plusieurs semaines par le directeur de Sons d'hiver, Fabien Barontini, pour la présentation du festival de musiques déployé à partir de jeudi dans le département du Val-de-Marne (avec quelques incursions parisiennes), trouve aujourd'hui une résonance toute symbolique. Cette 24^e édition, qui ne saurait déroger à ses engagements depuis sa création, propose trois semaines de lien

entre passé, présent et futur dans le vaste champ lexical des musiques issues du jazz (*lire page ci-contre*). «*Pas de thématique centrale de programmation encadrant la richesse polysémique de l'art. Pas de musique/marchandise*», précise Fabien Barontini.

TRANSMISSION. Ces postulats posés, la manifestation qui, on l'aura compris, n'a guère de goût pour l'étriqué, ne se laisse pas non plus enfermer par des restrictions de chapelles, s'aventurant hors des sentiers battus : «*Notre souhait est d'éveiller les curiosités en essayant de proposer ce qu'il y a de plus stimulant dans la création actuelle*, poursuit-il. *Et ce que promet cette édition, c'est un moment musical fait de rencontres artistiques résolument engagées dans une voie dynamique que sont les musiques jazz et créatives depuis fort longtemps.*»

En guise de colonne vertébrale, plusieurs axes charpentent ce vaisseau vagabond : l'interaction entre poésie, spoken word, hip-hop avec d'autres musiques, les dernières découvertes de la génération

émergente, les échanges transatlantiques, ou encore la mémoire et la transmission avec la présence de figures tutélaires comme Archie Shepp ou encore Anthony Braxton, si rare en France et que Barontini désigne comme «*le polyglotte des musiques créatives*». Excentrique au sens propre du terme, soit loin du mainstream, le compositeur et architecte hors normes de l'impro – dont la singularité et l'épaisseur de l'œuvre

transversale, tant sur le plan esthétique que politique, ont déjà nourri de nombreux ouvrages sur lui dans le monde anglo-saxon –, débarque avec son armada de saxophones (alto, soprano, soprano) pour faire le mur des conventions avec son Diamond Curtain Wall Quartet à la composition atypique : un second saxophone, encore un souffle (cornet, trompette, trombone, piccolo) et une guitare électrique auxquels sont adjoints des effets électroniques.

IRRÉVÉRENCES. Avant ce trip au royaume des sons aléatoires avec cet innovateur sonore boulimique, né en 1945 à Chicago et ayant participé à la création de l'AACM (Association for the Advancement of Creative Musicians) à la fin des années 60, Matthew Shipp, pianiste emblématique du jazz synchrone, s'empare de Duke. Un concert inédit de l'un des musiciens afro-américains les plus intéressants autant que l'un des grands improvisateurs d'un jazz made in New York, programmé à l'occasion de la sortie de l'album *To Duke* sur le label français RogueArt qui fête, parallèlement, ses 10 ans. «*J'ai toujours été fasciné par le travail de Duke et je l'adore*

en tant que pianiste, nous répondait jeudi par mail Matthew Shipp à propos de ce nouveau projet. *Il a été l'initiateur de tant d'aspects dans le langage du jazz, quel qu'il soit – il était frustré par le terme – Duke était un musicien universaliste.*»

Si Shipp et son trio ont une connaissance irréprochable du travail de Duke Ellington, cet hommage induit à l'évidence quelques irrévérences aux célèbres thèmes comme *Mood Indigo*, *I Got It Bad and That Ain't Good* ou *Solitude Train*, vu sous l'angle d'approche intempestif de ces trois musiciens de l'avant garde. Cet art de l'improvisation, Matthew Shipp, qui a débuté avec des groupes de rock, le pratique depuis plus de vingt ans avec les figures les plus marquantes de sa génération, parcourant de nombreuses sphères, du hip-hop au free en passant par des excursions jazz-rock. Outre son rôle essentiel, deux décennies durant, au sein du quartet de feu David S. Ware (ultime souffleur du Cecil Taylor Unit), il a joué aux côtés de Roscoe Mitchell (fondateur de l'Art Ensemble of Chicago), William Parker (ex-contrebassiste de Cecil Taylor), ainsi que DJ Spooky ou Anti Pop Consortium.

Né à Wilmington (Delaware) le 7 décembre 1960, Shipp, qui s'éprend de jazz dès l'âge de 12 ans via l'écoute de Nina Simone et Ahmad Jamal après sa découverte de la musique classique grâce à un oncle fan de Chopin, est un fanatique de boxe qui, lorsqu'il lâche son clavier, aime à s'adonner à la méditation : «*Le côté spirituel de ma musique vient du fait que la musique est un langage qui donne du sens aux énergies basiques et aux émotions.*»

Si ses attaques percussives lui ont parfois valu d'être érigé en héritier de Cecil Tay-

lor, il réfute quoi qu'il en soit sa seule influence : «Cecil Taylor n'est pas réellement une influence, explique-t-il, il est au même titre que nombre de pianistes comme Mal Waldron, Randy Weston, Sun Ra, Paul Bley ou Jackie Byard, dont j'ai étudié le jeu. L'un de ceux qui ont instruit les diverses possibilités d'approche de l'instrument avant que je ne construisse mon propre langage.»
Certainement dans la lignée de ceux, parmi son panthéon personnel qu'il désigne comme les «Black Mystery School

Pianists» : Monk, Ellington ou encore Andrew Hill...

Shipp admet que l'approche du free aujourd'hui a bien changé depuis Albert Ayler ou Ornette Coleman, mais si l'idiome reste le même, le pianiste le propulse dans le XXI^e siècle. Et de conclure : «Le punk est un genre de musique très "fuck you", tout comme l'est le jazz.» Il n'y a plus qu'à se souhaiter un joyeux imaginaire. ◀

SONS D'HIVER

Dans le Val-de-Marne et à Paris
Du 23 janvier au 15 février
Rens. : 01 46 87 31 31 ou www.sonsdhiver.org

PRIMEURS HIVERNALES

Un grand nombre de créations et d'inédits alimentent l'offre pointue que renouvelle, à chaque édition, Sons d'hiver. L'une des particularités du travail artistique du festival se concentre sur les rencontres entre musiciens français et américains. Outre The Bridge (lire ci-dessous), mené par Khari B. et Magic Malik, cette démarche sera complétée par la rencontre entre Rodolphe Burger et James Blood Ulmer vers des rives rock. Dans cette veine, Sarah Murcia s'attaque aux Sex Pistols tandis que Massacre (Bill Laswell, Fred Frith et Charles Hayward) donne l'assaut en power trio. La nouvelle génération aura ses plus emblématiques ambassadeurs : Ambrose Akinmusire ou encore Theo Bleckmann, à écouter dans deux configurations (en solo et avec le quintet du trompettiste) ainsi qu'Alexandre Authelain ou Vincent Peirani, de ce côté-ci de l'Atlantique. Et pour finir, un bon coup de blues avec Otis Taylor, les Campbell Brothers, Malted Milk & Toni Green. D.Q.



Ambrose Akinmusire, trompettiste de la nouvelle génération. PHOTO EMRA ISLEK

Depuis dix ans, en marge du festival, des rencontres avec le public permettent aux musiciens d'expliquer le sens de leur démarche.

Les tambours-conférences ont l'échange dans la peau

Au-delà des trente-deux concerts programmés, la musique aura aussi la parole pendant la période de Sons d'hiver. Depuis dix ans, dans les salles de concert mais aussi dans les conservatoires, les écoles, les universités, les centres culturels et les médiathèques, chez les libraires et les disquaires du Val-de-Marne et de Paris, sont organisées, en marge du festival, des rencontres destinées à aborder et mieux comprendre le sens profond ainsi que les multiples directions qu'empruntent les artistes dans leur démarche (1). «*En prenant le temps de l'échange, de la formulation et de la reformulation des idées, ces conférences créent un lien entre public et musiciens, elles font le lien entre musique, histoire et société*», explique Alexandre Pierrepont, ethnomusicologue chargé de ces «tambours-conférences».

Cette année, la flûtiste Nicole Mitchell et le clarinettiste Sylvain Kassap, té-

moins des conditions contemporaines de cet échange musical toujours très stimulant entre la France et les Etats-Unis, ouvrent par un duo musical à la Columbia University (à Paris), ces débats animés par Alexandre Pierrepont, particularité du festival francilien.

Un autre rendez-vous à l'université de Chicago (Paris) autour du concert de The Bridge, cette passerelle établie entre les scènes de Chicago et de France promise à se développer sur le long terme afin de se confronter aux réalités musicales de leurs vis-à-vis, accueillera le poète et slameur Khari B., actuel chairman de l'Association for the Advancement of Creative Musicians (AACM) dont on fête les 50 ans.

Ce programme mis en place début 2013, qui aborde avec son septième équipage, sa septième traversée, vise à ouvrir de nouvelles lignes transatlantiques dans le champ jazzistique. «*The Bridge a pour mobile de faire jouer et circuler une*

soixantaine de musiciens parmi les plus actifs et créatifs – une moitié basée à Chicago et dans le Midwest, l'autre dispersée à travers la France – dans toutes les configurations possibles, année après année, aventure après aventure», détaille Alexandre Pierrepont, initiateur de ce projet.

A l'université de Paris Diderot, en marge de son concert en quintet à Créteil, l'Américain d'origine nigériane Ambrose Akinmusire – trompettiste le plus en vue de la nouvelle génération et que l'on a découvert au côté de Michel Portal dans son album *Bailador* – évoquera le sens de sa démarche. «*Toute ma musique est spirituelle, et mes musiciens sont, comme moi, conscients d'une transcendance. Je ne parle pas de religion, mais de quelque chose qui nous dépasse, d'une force au-dessus de nous*», avait-il déclaré lors d'une précédente entrevue.

D.Q.

(1) Entrée libre, réservation conseillée